

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

**ABONNEMENTS:**  
 ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.  
 LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.  
 ANNONCES: 20 centimes la ligne. Réclames: 25 centimes.  
 — On traite à forfait —

Moins de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 05, 3 30, 5 15, 6 45, 7 23, 8 23, 9 23, 11 41. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 15. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 23, 9 55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 58, 7 40, 8 38, 9 40, 11 24, 12 15, 1 55, 3 21, 5 08, 6 05, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05.

**DIMANCHES ET FÊTES:** Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 04 soir.

ROUBAIX, 25 OCTOBRE 1874

DÉPARTEMENT DU NORD  
Election du 8 novembre 1874.

**M. Constant FIEVET**  
 Membre du Conseil général,  
 Maire de Mauny (arrondissement de Douai),  
 Agriculteur, Industriel,  
 Officier de la Légion d'honneur.

BULLETIN DU JOUR

Il n'est bruit depuis quelques jours que de la jonction des centres; le *Journal de Paris*, le *Français*, le *Moniteur universel*, la *Presse* d'un côté, le *Temps*, l'*Evénement*, l'*Opinion nationale* de l'autre, exposent chaque matin les avantages que présenterait cette combinaison; il n'y a pas de fumée sans feu, dit un proverbe avec juste raison; tous ces articles conciliateurs prouvent donc qu'il existe des tentatives sérieuses de rapprochement entre le centre droit et le centre gauche.

Il faut attacher quelque importance surtout à la campagne poursuivie dans le *Moniteur* par un écrivain qui garde l'anonymat, mais que l'on sait être M. Savary, député du centre droit; elle dénote les tendances d'une partie de ce groupe parlementaire à faire des concessions à l'idée républicaine afin de conquérir quelques voix au centre gauche et remplacer ainsi les cinquante-deux membres de l'extrême droite qui se refusent à organiser les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon.

Il est question, d'un autre côté, et avec une persistance qui rend la chose sérieuse, de l'entrée de M. Dufaure dans le cabinet; l'honorable député consentirait à accepter un portefeuille et à donner au ministère l'appui d'un certain nombre de ses collègues du centre gauche, toujours à la condition sine qua non qu'un pas serait fait par le gouvernement dans le sens républicain.

Nous commencerons par faire remarquer que le moment serait bien mal choisi pour faire une semblable évolution. Comment, ce serait au lendemain du jour où les élections pour les conseils généraux ont démontré que la République commençait à reculer, ce serait alors qu'on lui ferait des avances et des concessions, ce serait une singulière tactique.

En second lieu, nous nous demandons ce que le gouvernement gagnerait à donner un portefeuille à M. Dufaure; il faut reconnaître l'immense talent oratoire de l'ancien garde-des-sceaux, et rendre justice à ses instincts conservateurs qui le font regimber bien souvent contre le mot d'ordre donné par M. Thiers ou par M. Gambetta; nous serions heureux que, connaissant ses erreurs, il vint reprendre dans les conseils du maréchal une place importante, mais il serait souverainement impoliti-

que et malséant d'achever son concours par des concessions à l'idée républicaine.

M. Dufaure, il ne faut pas se le dissimuler, n'entraîne avec lui qu'une fraction minime du centre gauche; la majeure partie de ce groupe est composée de séides de M. Thiers; le reste appartient à la gauche républicaine et reconnaît pour chef M. Gambetta.

Il est absolument certain que l'entrée de M. Dufaure dans le ministère ne dépasserait pas plus de trente voix, trente est même un chiffre exagéré; c'est fort bien si ces trente voix viennent purement et simplement s'ajouter aux 317 qui votaient le 16 mai dernier pour le ministère de Broglie; c'est fort mal si leur adjonction est une eau de distillation pour cette imposante minorité jusqu'ici si compacte, si homogène, si fermement unie.

M. Savary, dans les articles qu'il adresse au *Moniteur*, ne semble pas se rendre compte que le duc de Broglie a été soutenu jusqu'à la fin par la droite modérée et paraît croire que le centre droit et le centre gauche peuvent constituer une majorité dans l'Assemblée.

C'est là une idée absolument fautive, en admettant que le centre gauche soit aussi nombreux que la droite modérée, ce qui n'est pas, le cabinet de la jonction ne resterait avec 317 voix, c'est-à-dire en minorité. De plus, le gouvernement n'aura l'appui du centre gauche tout entier que le jour où le président de la République sera M. Thiers, et alors pourquoi avoir fait le 24 mai?

Dans toute autre combinaison, le ministre gagnera trente voix à gauche et en perdra une centaine à droite; où sera l'avantage? quel bénéfice en tirera le maréchal?

La droite modérée, avec un désintéressement et un patriotisme dont lui tiendra compte l'impartiale histoire, a déjà fait bien des sacrifices dans l'espoir de rendre à la France sa prospérité et sa grandeur perdue; il serait imprudent et téméraire de lui demander davantage et d'exiger d'elle de nouvelles concessions qu'elle regarderait cette fois, non pas comme utiles, mais comme fatales au pays.

Elle est prête à organiser le septennat et à voter les lois constitutionnelles promises par la loi du 20 novembre et réclamées par le maréchal de Mac-Mahon lui-même; elle se refuserait à toute combinaison qui devrait avoir pour conséquence l'établissement de la République.

Le *Daily Telegraph* publie une dépêche à sensation, et dont nous lui laissons toute la responsabilité: on assurait à Berlin, dans les cercles les mieux informés, qu'au profit de l'armée allemande sera organisée et que les frontières de l'Ouest seront suffisamment fortifiées, on mettra la Belgique et la Suisse en demeure de défendre leur neutralité. La dépêche ajoute que le ministre de la guerre est en train de dresser la liste des officiers du land-

storm, lequel comprend nombre d'officiers retirés du service. La formation d'un landstorm sera poursuivie avec la plus grande activité.

### LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)  
 Paris, 24 octobre.

Je vous ai déjà signalé l'absence d'unité de direction dans la politique du gouvernement; nous en voyons de nouveau la preuve dans les journaux septennalistes qui font des avances au centre gauche. Les uns, comme la *Presse*, ne semblent pas éloignés de consentir à un septennat républicain; mais le *Journal de Paris* et le *Français* repoussent toute proposition qui aboutirait à reprendre en sous-œuvre le projet constitutionnel de M. Casimir Périer. Le ministère actuel ayant, par un manifeste solennel, dit le *Journal de Paris*, invité l'Assemblée à rejeter la proclamation de la République, ne peut, sans se déjuger gravement, et même sans s'amoindrir et se perdre, venir demander, à l'Assemblée, cette proclamation.

Quels est donc la conclusion des journaux septennalistes, comme le *Journal de Paris* et le *Français*? c'est d'en revenir tout simplement à la politique du *juste milieu*, le mot est lâché par M. Edouard Hervé. Or, les élections nous montrent l'impuissance de ce juste milieu dans le pays qui ne comprend plus aujourd'hui que des solutions franches, claires et nettes, basées sur des principes hautement avoués. La lutte est surtout engagée entre la République et l'Empire, sous le nom duquel des conservateurs encore trop aveuglés persistent à voir un principe d'autorité capable de protéger dans le pays l'ordre et le travail. Déplorable aberration qui ne tient aucun compte des désastres matériels et moraux produits en France par les deux Empires! Laissons donc au temps et peut-être malheureusement à de nouvelles épreuves le soin de faire comprendre aux conservateurs qui votent pour des candidats bonapartistes, qu'ils ne trouveront leur véritable intérêt et celui du pays que dans la monarchie nationale des Bourbons.

Les avances faites au centre gauche par les organes du centre droit, sont repoussées aujourd'hui dans la *Semaine financière*, qui a pour propriétaires et patrons des notabilités du centre gauche; voici la déclaration de la *Semaine financière*:

« Ce qui est vrai, c'est que certains journaux se donnent beaucoup de mal pour décider le centre gauche à éliminer de son programme la nuance essentiellement qui fait obstacle à la fusion des deux centres, c'est-à-dire à se contenter de l'organisation des pouvoirs personnels du maréchal, sans insister sur la détermination d'une base de gouvernement; ce que l'on demande au centre gauche, c'est en réalité son abdication et son suicide, et cela au moment où le pays vient de se prononcer avec une nouvelle force en faveur de la politique de ce groupe. »

Le conclure républicain qui persiste à présenter dans l'Oise la candidature du citoyen Rousselet, a refusé d'entendre un représentant du journal le *Temps* venu dans la réunion pour faire préférer la candidature de M. Levasseur, un républicain du centre gauche. Il y aura décidément deux candidats républicains dans l'Oise.

Les scandaleuses manifestations qui ont eu lieu à Boulogne-sur-mer, de la part des radicaux qui soutenaient la candidature de

M. Brasse, prouvent que les communards n'attendent qu'une nouvelle occasion pour recommencer leurs exploits. Dans plusieurs des sections, en effet, à peine le président avait-il fini de proclamer le résultat de l'élection, que des clamours, des menaces se sont fait entendre, mêlées à des cris de: « Vive la Commune! Vive 93! Vive le pillage! Vive la guillotine! A bas les calotins! A bas les blancs! A bas les bonapartistes! A bas les réactionnaires! Le dimanche, vers minuit, un gendarme chargé du service des dépêches entre la sous-préfecture et le bureau télégraphique, avait été assailli par une bande de forcenés qui se sont précipités sur lui en l'insultant, lui ont porté des coups de pied dans le ventre et sur les jambes, l'ont terrassé, et l'ont entraîné probablement assommé sans l'intervention de quelques courageux citoyens venus à son secours. »

Les débats du procès des communards de Fies ont également constaté les criminelles espérances de toute cette démagogie forcenée; elle n'attend que la République pour recommencer ses forfaits.

Voici un exemple de la terreur exercée en Allemagne par M. de Bismark.

L'Almanach de Gotha pour 1875 avait fait choix du portrait du comte d'Arnim pour le mettre en tête de son année 1875. Un nombre considérable d'exemplaires de ce portrait avaient non-seulement été tirés, mais encore reliés avec le livre. Tout à coup, arrive de Berlin la nouvelle de l'arrestation et de la mise en accusation du comte. Tout autre état peut être énoncé; mais la rédaction de l'Almanach de Gotha connaissait certainement l'histoire de la pie du cordonnier de la Suburra; vite, on arrête donc tirage et reliure, et avec une prestesse patriotique dont M. de Bismark lui tiendra sans doute compte, l'Almanach substitue au portrait du comte d'Arnim et à la notice élogieuse le concernant, un autre portrait et d'autres pages prétes.

Le vent est tout à fait à la confiance dans notre monde financier, qui a produit aujourd'hui la reprise du cours de 100 francs.

Le mouvement général de nos échanges, pendant les 9 premiers mois de cette année, comparé aux mois correspondants de 1873, se résume comme suit:

	1874	1873
Importations	2 826,3 millions	2 526,3 millions
Exportations	2 794,3 millions	2 851,1 millions
Total	5 620,6 millions	5 377,4 millions

Aussi, d'une année à l'autre, il s'est produit, sur l'ensemble de notre commerce extérieur, une augmentation de 243 millions s'établissant par une augmentation de 300 millions à l'entrée, et une diminution de 56 millions à la sortie.

Le chiffre de nos importations dépasse encore celui de nos exportations; mais la différence qui décroît rapidement depuis quelques mois n'est déjà plus que de 32 millions; elle s'élevait à 81 millions à la fin d'août.

P. S. — On lit ce soir dans la *Presse*: « Nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'existe en ce moment aucun pourparler entre le gouvernement et les membres influents du centre gauche. »

Il est aussi inexact que M. le duc d'Audiffert-Pasquier se soit rendu auprès de M. Casimir Périer pour s'entendre avec lui au sujet de la jonction des centres. »  
 De SAINT-CHÉRON.

### Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE  
 Conseil Général du Nord  
 Session d'octobre 1874  
 Séance du samedi 24 octobre.  
 Président: M. Plichon.  
 Secrétaire: M. DESROUSSEAUX.

MM. les conseillers se sont réunis dès midi dans leurs bureaux. Ils arrivent rapidement à leurs places à cause de la fête de demain, que la plupart d'entre eux vont passer dans leur famille.

M. le préfet a envoyé au conseil général un rapport du ministre de l'intérieur à M. le maréchal-président de la République, relatif aux secours à accorder aux militaires de terre et de mer. Ce rapport sera déposé aux archives.

Rapports de la commission. — M. ROUSSEL DESFONTAINE dépose, au nom du 5<sup>e</sup> bureau, un rapport sur une demande d'exploitation du chemin de fer de Valenciennes à Busigny, par la compagnie de Lille à Valenciennes. Le rapport est favorable à cette demande, aux conditions imposées l'année dernière, à la même compagnie, pour l'exploitation des lignes du Nord-Est. Les conclusions du rapport sont adoptées.

Taxe personnelle. — Rapporteur, M. LE BARON DE BOUTEVILLE. — Le rapport de M. le préfet propose une élévation de la taxe personnelle dans la ville de Lille, sections annexées: Wazemmes, Esquermes, Moulins-Lille et Fives.

Cette élévation met les nouveaux quartiers sur le même pied que ceux de l'ancien Lille.

M. le rapporteur s'est informé près du directeur des contributions directes de l'effet produit par cette mesure sur la totalité des impôts, et ce fonctionnaire lui a répondu que cela ne change en rien la valeur intégrale de l'impôt, fixée d'avance par la loi pour cette année. Ce que les habitants de Lille paieront en plus produira un dégrèvement proportionnel sur la répartition totale.

M. LEURENT demande la parole. L'honorable député demande que les communes encore rurales comme Fives et la banlieue d'Esquermes soient maintenues aux anciens chiffres.

M. le rapporteur se rallie à cette manière de voir.

M. le Préfet propose de formuler ainsi la proposition de M. Leurent: pour les populations extra-muros, le taux ancien (0,80); pour les populations intra-muros, 1 fr. Les conclusions du rapport ainsi spécifiées sont adoptées.

Roubaix, Tourcoing, Dunkerque, etc., 1 fr. Les communes non-représentées au tableau, 0,50 c. — Adopté.

Les jeunes soldats de la classe de 1873, affectés à l'armée de mer, sont appelés à l'activité.

Leur départ devra s'effectuer le 10 novembre prochain, et leur mise en route aura lieu au chef-lieu de chaque subdivision de région.

M. Lobet, vicaire d'Avesnes-sur-Helpe, est nommé curé de Carnin, en remplacement de M. Dorchie, démissionnaire.

M. Delcourt, vicaire de Valenciennes (faubourg Notre Dame), est transféré à Baillet (Saint-Amand).

Feuilleton du Journal de Roubaix  
DU 26 OCTOBRE 1874.

### LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M<sup>me</sup> CHAVEN.  
 (Suite.)  
 XLVI

Madame de Kergy et Diane, appelées à la hâte, arrivaient pâles et émus. Et lorsque je vis Gilbert dans les bras de sa mère, je me sentis si heureuse que j'oubliai entièrement ce qui venait de se passer, et je ne fus pas même embarrassée lorsqu'au moment où j'allais les quitter j'entendis Diane dire à son frère « que sa mère avait maintenant deux filles de plus, et qu'il allait retrouver à la maison trois sœurs au lieu d'une. »

Je revins précipitamment chez moi. Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'avais le cœur loyal. Je cherchais Stella. Elle n'était ni dans la maison, ni au jardin. Je songeai alors à l'atelier, où je la trouvais en effet. Tout y était demeuré dans l'ordre où l'avait laissé Lorenzo, et Stella, qui avait un don naturel pour les arts, savait assez sculpter pour que ce talent pût occuper une partie de son temps. Elle avait réussi à faire un buste ressemblant de son Angiolina, et elle était occupée à ce travail lorsque je perus.

Elle me regarda d'un air surpris, car elle vit bien qu'il était survenu quelque chose d'inusité.

— Gilbert est revenu, m'écriai-je sans songer à la préparer à une nouvelle dont je n'avais pas assez prévu l'effet.

Elle pâlit mortellement, et son visage prit une expression que je ne lui avais jamais vue. Je fus tout à fait interdite.

Elle se leva avec un brusque mouvement, et d'une voix altérée elle me dit:

— Alors, il faut que je parte, Ginevra. Pais tout d'un coup, fondant en larmes, elle posa ses lèvres sur le petit buste, produit si ressemblant de son travail et de sa douleur.

— O mon ange, dit elle, pardonne-moi! Je le sais, je ne devais aimer que toi. J'ai été punie, cruellement punie. Et cependant je ne suis pas encore sûre de moi-même. Ginevra, je ne veux pas le revoir, je veux partir.

C'était la première fois de sa vie que Stella me laissait ainsi pénétrer jusqu'au fond de son cœur. C'était la première fois que la violence d'une émotion quelconque brisait le mur de réserve dont elle savait s'entourer et triomphait de sa répugnance obstinée à parler d'elle-même; c'était la première fois que je voyais enfin à découvert cette blessure si longtemps soupçonnée, et à laquelle, jusqu'à ce jour, je n'avais osé toucher.

Dieu sait avec quelle émotion je l'entendis. Quelles espérances se revivifièrent, et quelle prière sortit de mon cœur

pendant l'instant de silence qui suivit ces ardentes paroles. Elle reprit bientôt avec une agitation nouvelle:

— Partir! Oui, il le faut sur l'heure. Jamais je n'avais prévu qu'il arriverait ainsi sans que j'eusse le temps de fuir!

Puis elle ajouta d'une voix brève:

— Écoute, Ginevra. Pour cette fois, il faut que mon cœur s'épanche avec toi. Il t'aime, tu le sais, et maintenant que rien ne vous sépare plus, maintenant que tu es libre...

Mais elle s'arrêta tout court, surprise, je le pense, de la manière dont je la regardai.

— Elle aussi! Est-ce possible? murmurai-je, répondant à ma propre pensée.

Et mes yeux, d'abord fixés sur elle, se levèrent involontairement vers cette lumière du ciel qui seule pénétrait dans l'atelier. Bientôt je lui dis d'une voix calme:

— Tu te trompes, Stella, je ne suis pas libre comme tu l'entends. Ne parlons pas de moi en ce moment, je t'en prie...

Elle m'écouta, mais sans me comprendre, et le mouvement de sa pensée, un instant interrompu, reprit son cours. J'étais loin de chercher à arrêter une expansion dont son cœur souffrait avec plus besoin qu'elle ne le savait. Je la laissai donc exhaler, sans contrainte, tout ce qui se pressait sur ses lèvres; je la laissai se livrer à son chimérique remède. Je ne l'arrêtai même point lors-

qu'elle me répéta que son cher trésor ne lui était point été ravi si elle eût été plus digne de le conserver, et si aucun autre amour ne se fût emparé de son cœur. Je ne contrariai point cette fantaisie, qui n'était que l'une de ces *perfidies de la douleur* (ainsi qu'on les a si bien nommées) qui, lorsque le malheur accable, viennent ajouter à la réalité le poids souvent plus lourd et toujours plus difficile à supporter des peines imaginaires.

Je l'assurai, au contraire, que nous partirions ensemble et que ce serait elle-même qui fixerait le jour de notre départ. Je la suppliai seulement de ne point bâter ce jour, de ne point quitter brusquement Paris, de ne pas affliger notre admirable et parfaite amie dans les premières heures de sa joie, de ne point faire pleurer Diane au moment où elle était si contente de se retrouver heureuse. J'obtins enfin la promesse que, pour le moment, les choses resteraient telles qu'elles étaient, qu'elle reviendrait, avec moi, à l'hôtel de Kergy, et que le retour de Gilbert ne changerait rien aux habitudes de la vie que nous menions, l'une et l'autre, depuis un an.

XLVIII

Rien ne fut changé en effet. Nos courses du matin, nos occupations de l'après-midi, nos réunions du soir, tout continua comme auparavant.

Rien en apparence, n'était survenu de nouveau si ce n'est que la paix et la joie avaient reparu sous le toit de nos amis,

et que tout y allait mieux que naguère, même lorsque Gilbert était présent; car, cette fois, il semblait décidé à mettre un frein à son humeur voyageuse et à se fixer enfin près de sa mère, pour ne plus la quitter.

Rien n'était donc changé. Et cependant, avant la fin de cette année, seule j'étais demeurée la même que le jour de l'arrivée de Gilbert, ce jour où Stella voulait partir pour le fuir, ce jour où (disons-le maintenant) lui-même se figurait que, si ma joie, en le revoyant, l'avait trompé, si mes sentiments ne répondaient point aux siens, si une nouvelle et infranchissable barrière remplaçait entre nous celle que la mort avait anéantie, alors il lui faudrait partir, s'expatrier de nouveau, s'exiler loin des siens... que sais-je? mourir? Oui, en vérité, mourir, de la douleur d'un cœur brisé!

C'était bien à peu près en ces termes qu'il m'avait parlé quelque temps après son retour, un jour que je l'écoutais et le regardais avec une étrange sensation de surprise. Il était cependant toujours le même: c'était bien là ce Gilbert dont la présence avait été pour moi un si grand bonheur et un si grand danger. Rien n'était changé au charme de ses traits, de sa voix, de son esprit, à l'élévation de son caractère et de son âme, et cependant... je cherchais avec effort et en vain à me rappeler ces émotions du passé, si difficiles à dissimuler, si douloureuses à combattre, si impossibles à vaincre.